

Introduction

Tel quel

Il est trois heures de l'après-midi et le soleil pèse sur les persiennes entrebâillées. Depuis un vieux transistor abandonné dans la cuisine, une petite mélodie s'élève. On y parle d'un chêne au destin capricieux. Humilié par les uns, faussement conforté par d'autres avant d'être délaissé, transformé en meuble utilitaire et finalement pulvérisé, il disparaît en fumée.

La voix est généreuse, comme peut l'être celle d'un fort gaillard qui a remis ses muscles d'apparat pour n'offrir qu'un calme sourire. Ce baladin, qui fait faire du saute-mouton aux habitants du dictionnaire, accompagne ses prestations vocales d'un soupçon de guitare sur un matelas soyeux de contrebasse. La formule est concise, sans

panache, et pourtant elle accroche l'auditoire. Les vers de ce conteur n'ont cependant pas le glamour ou le caractère m'as-tu-vu des rengaines habituellement diffusées par la radio.

Ils se glissent dans la psyché, se lovent autour d'un nuage et amènent une légère distanciation. Comme si leur géniteur avait souhaité, d'un malin trait de plume, inciter à un regard de biais, à un salutaire recul.

La musique de Georges Brassens a beau se présenter à nous sous d'ordinaires dehors, elle a davantage de résonance que bien des morceaux rageurs enrobés de furie orchestrale ou des messages scandés sur un plateau symphonique.

Telle est la caresse de ce félin. Il ne fait que passer, souligner, prodiguer un clin d'œil.

Enclin à économiser les effets, il en ferait plutôt moins s'il le fallait, que de paraître, si peu que ce soit, insistant.

Ce troubadour n'a besoin pour s'exprimer que d'un luth et d'un tabouret où poser son pied.

Celui dont les chansons ont acquis une sorte de perpétuité placide se sentait pourtant terriblement banal dans son costume d'humain...

Sur certaines photos, il semble dire :

« Et alors ? Que voulez-vous ? Je n'ai rien à ajouter à ce qui se trouve là. N'attendez rien de plus. Que vous m'aimiez ou non n'importe guère. Acceptez-moi comme je suis ou ignorez-moi. »

Georges Brassens ne connaît pas l'autocomplaisance, il n'a pas d'attention sur lui-même, il ne cherche aucunement à impressionner. Il a pris son parti de s'accepter tel qu'il est et ignore ce sentiment, si souvent répandu, et qui consiste à vouloir enjoliver l'image que l'on renvoie de soi-même.

À vrai dire, son énorme timidité explique en partie pourquoi il ne cherche jamais à attirer l'attention.

À ses débuts, face au public, Brassens paraît endurer le calvaire d'avoir à se donner en spectacle, lui qui aime tant le recueillement tranquille des mots choisis dans le silence de sa chambre, lui qui affectionne de parcourir une anthologie de la poésie, de lire et relire des vers qui le transportent vers une Olympe de rimes et de rythmiques.

Brassens n'est pourtant pas un solitaire et encore moins un misanthrope. Ses amis - et ils sont nombreux - le perçoivent comme un joyeux drille, un farceur qui ricane aux dépens de ceux qui accordent crédit à ses allégations, un épicurien qui dévore de la « bonne bouffe » sans égard pour les régimes que sa santé fragile recommanderait.

Il se trouve que ce garçon-là n'est pas taillé dans le diamant et qu'il n'a nullement volonté de briller. Il est bien trop authentique, trop proche de ses racines populaires pour s'accommoder du factice des conventions. Brassens ne peut se prêter à ce jeu de l'illusoire, car il y est viscéralement

étranger. Il n'est pas à son aise dans le théâtre du superficiel. Lui qui ne juge pas les autres ne supporte pas de devoir lui-même être évalué selon une grille, une codification arbitraire érigée par quelques suffisants.

La plupart des individus, au sortir de l'enfance, ont dû adopter un rôle de composition afin d'être admis dans le clan social. Ils endossent une personnalité artificielle, une identité prédéfinie, formatée, assument un rôle archétypal, dont les attributs sont écrits d'avance. Il est probable que personne n'a réellement savouré une telle transition, qui voit la nature profonde se fondre dans le moule de l'acceptable. Le créateur de *L'Auvergnat* a ceci de particulier qu'il a fait l'impasse sur ce passage présumé obligé et a préféré s'accepter comme tel. Georges Brassens a rarement cherché à emprunter une personnalité artificielle pour faciliter la navigation dans les eaux du monde. Ses activités le transportent au septième ciel.

Qu'il s'agisse d'écrire des poèmes ou d'interpréter des chansons - les siennes ou celles qu'il a aimées lors de son enfance -, tout le ravit.

Et qu'importe si les caméras sont là pour immortaliser la scène, il semble n'en avoir aucunement cure. Brassens ne se regarde pas, il ne calcule pas ses attitudes, il se contente d'être.

Le goût de l'apparence, il ne l'aura eu que brièvement, aux alentours de dix-sept ans, lorsqu'il se pavanait gentiment dans des costumes de gentle-

man. Son âme était déjà en partance, éprise de beauté, captivée par les méandres des mots, attirée par le vertige des consonances et de l'harmonie. Très tôt, il s'envole vers un royaume parallèle où les sens se laissent porter par le scintillement des syllabes, le ballet des émotions, le va-et-vient des strophes qui détournent l'âme.

Pourquoi alors se contenter de l'à-peu-près ou même de la laideur sous-jacente du quotidien des « braves gens qui n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux » ?

Brassens est bel et bien un cas à part dans la chanson française. S'il fallait chercher une similitude avec des homologues anglo-saxons, on la trouverait chez des êtres tels que Bob Dylan ou John Lennon, quand bien même ces derniers opéraient dans un genre fort différent, ancré dans le folk ou le rock.

Ce qu'ils ont en commun, c'est une absence d'autocomplaisance, une indifférence à la popularité, à la nécessité de plaire à grande échelle, un besoin d'exprimer ce qu'ils ont en eux et qui prime sur toute autre considération. De tels artistes se livrent à l'état brut, sans chercher à maquiller ce qu'ils ressentent, ce qu'ils sont, ce qu'ils ont à dire, et il ne leur vient pas à l'idée de faire le moindre effort pour amadouer le public.

Sur le long terme, ce sont eux que le public préfère, car il apparaît, au-delà des apparences

et du factice, que ces êtres particuliers portent en eux davantage d'immuable, de sincérité, d'inaltérable. Leur message a donc une plus grande portée.

Dans le cas de Brassens, nous nous trouvons face à un extrême. S'il est vêtu de manière correcte, avec un costume et une chemise blanche lorsqu'il se produit, il ne cherche aucunement à embellir son apparence physique et, à première vue, il pourrait sembler mal servi - les jeunes, qui n'ont pas encore acquis la culture adéquate pour goûter à sa versification, sont spontanément rebutés par son image d'empâté, ruisselant de sueur tandis qu'il chante sur une scène.

Avec l'âge, ses traits se sont épaissis, sa figure est devenue exempte de toute beauté. Ses chansons sont construites sur un mode qui connaît peu de variation, toujours enrobées de guitare sèche et de contrebasse.

Elles sont portées par une voix qui, en soi, n'est pas d'une grande joliesse.

Pourquoi, alors, une telle adulation envers ce bonhomme gauche, sans façons et d'allure quelconque est-elle née et perdure ? Parce qu'il écrit de merveilleuses chansons. Qu'il sait comment faire sonner les mots, comment les juxtaposer, leur faire faire des acrobaties, les renverser, les couper à l'endroit exact afin qu'ils se mettent en valeur respectivement. Et parce que, bien souvent, ses mélodies séduisent l'oreille, s'installent conforta-

blement dans le décor, se laissent déguster avec une douce sensation de bonheur.

Brassens a bâti une œuvre que l'on ne se lasse pas de redécouvrir. Elle est truffée de chansons tendres, sarcastiques, désabusées ou joviales. Certaines frôlent la vulgarité ou tout au moins la grivoiserie. D'autres professent des idées qui se situent sur le fil du rasoir tant elles semblent avoir des cousines peu glorieuses - portées par des esprits moins recommandables.

D'autres encore sont fort ennuyeuses, notamment celles où il sombre dans une humeur morbide. Pourtant, il y a suffisamment de perles dans chaque album pour que l'on survole ces quelques autres. Lorsqu'il s'envole vers la contrée des badineries du langage, Brassens nous entraîne vers de délicieux contes, ses fables de la Fontaine à lui, et les mots semblent saisis d'un tournis, tant ils se plaisent à danser ainsi.

Quel paradoxe que la vie de Brassens... Si l'on s'en tient à la substance des mots qu'il a pu prononcer, aux quelques saillies qu'il a pu jeter à la face de ses contemporains, il serait aisé de l'assimiler à un quelconque égrillard, dressant un pied de nez aux valeurs établies, un anticlérical, un pourfendeur de la police comme des institutions en place.

Et pourtant... L'observation de ce qu'a été sa vie vient s'inscrire en faux vis-à-vis d'une telle

analyse superficielle. La vie de Brassens est marquée par une succession de gestes de charité, de générosité ou de dévouement, de fidélité dans l'amitié comme dans les sentiments, qui le feraient aisément entrer dans le gotha du bon chrétien, de l'homme vertueux. D'ailleurs, bien des hommes de religion auraient souhaité pouvoir donner un tel être en exemple de l'application des principes que leurs textes sacrés se plaisent à prôner. Brassens était altruiste, intègre, fidèle à la parole donnée, reconnaissant.

Il n'a pas seulement manifesté de la mansuétude à l'égard de ceux qui venaient chercher de l'aide, de la gratitude envers ceux qui l'avaient aidé ou servi, il a aussi mené une existence d'une immense simplicité, se tenant à l'écart des pièges de la célébrité.

« Il a connu une vie linéaire, raconte Régine Monpays, qui supervise l'Espace Georges Brassens érigé en sa mémoire dans sa ville natale de Sète. C'était quelqu'un de simple, dans sa façon d'être, dans ses amitiés, dans ses amours : une compagne, une photographe, une secrétaire, une personne qui s'occupait de son ménage... Il n'a pas défrayé la chronique, il a toujours été égal à lui-même. »

« Il avait néanmoins un fond de tristesse en lui, tempère son ami d'enfance Victor Laville. Brassens avait un sens très poussé de la notion de l'existence humaine, du peu de chose que cela

représente par rapport à tout ce qui se passe. De ce fait, il tolérait énormément de choses. »

Au fond, cet être, qui fuyait l'attention des autres et se refusait à dicter à qui que ce soit un comportement quelconque à adopter, parce qu'il se méfiait comme de la peste de tout ce qui pouvait prendre une forme dogmatique, qui était marqué par une profonde réflexion sur ses contemporains et sur la vanité de certains actes, cet individualiste forcené attirait les foules et continue de nous séduire aujourd'hui, parce qu'il a donné et distribué ce qu'il avait à offrir à très grande échelle avec une immense générosité tout en conservant une vraie dignité. Brassens a prodigué de l'amitié, de l'aide, de la compréhension, et aussi de grands trésors artistiques qui sont venus se loger naturellement dans la culture, dans les recueils de belle littérature, de fables intemporelles.

Il a tant donné de manière discrète que, des décennies plus tard, il y a encore à découvrir et à redécouvrir dans ces vers d'esthète et dans l'existence de celui qui les distillait ainsi.

Bien des chansons, jadis ultra-populaires, ont disparu, emportées par le filtre des modes, englouties par les changements d'humeur d'une génération. Celles de Brassens sont demeurées d'actualité. Elles sont régulièrement portées en avant par l'un de ses disciples ou admirateurs,

quitte à ce que ces derniers les mettent au goût du jour, ce qu'il ne désirait nullement lui-même.

De temps à autre, c'est sa propre voix qui vient susurrer sur les ondes et, sous leur forme primaire, ses chansons échappent à la marque du temps.

Brassens ne se souciait d'aucune postérité. Celle qu'il négligeait d'enjôler s'est accrochée à son sillage et refuse de le lâcher.

Il y a une permanence dans son œuvre.